

HISTOIRE DE MARION ET DES MATHÉMATIQUES

Faut-il, pour "apprendre les mathématiques", parcourir encore tous les chemins du passé; revivre encore tous ces détours, affronter de nouveau, comme s'ils étaient les nôtres, tous ces problèmes, aujourd'hui résolus? Tous, certainement pas. Qui le pourrait jamais? Quelques uns oui. Il le faut. Qui laisse totalement dormir sa mémoire devient étranger à son présent même, au point d'oublier le sens de ce qu'il fait.

Jean-Toussaint Desanti (ⁱ)

En 1983, Marion était professeur de mathématiques, depuis sept ans déjà.

En 1990, Marion est toujours professeur de mathématiques.

Et pourtant, entre ces deux dates, Marion n'est plus tout à fait la même. Ou plutôt si, mais elle a retrouvé une partie d'elle-même enfouie, masquée aux yeux des autres, et à ses propres yeux, sous le label de "professeur de mathématiques".

C'est l'histoire de son parcours et du rôle qu'y ont joué les mathématiques que nous souhaitons raconter.

Tout au long de cette réflexion et de l'écriture qui en a résulté, nous avons à l'esprit quelques unes des interrogations suivantes.

A quoi répondait pour Marion la réussite scolaire et particulièrement en mathématiques?

Comment se fait-il que les mathématiques ont été associées pour elle à un temps de silence douloureux?

Comment l'identité sociale, celle de professeur de mathématiques, a pu n'être pour Marion qu'une enveloppe protectrice et néanmoins superficielle?

Comment, alors que, en apparence, rien ne semble avoir changé socialement pour elle, un si profond bouleversement intérieur a pu s'effectuer?

Comment la rencontre avec, d'abord, l'histoire des mathématiques et ensuite, et surtout, avec la psychanalyse, a permis l'éclatement de cette enveloppe, le retour des mots et les retrouvailles avec la langue des pères?

Et comment, au-delà des mathématiques, Marion a pris conscience que son histoire personnelle était étroitement liée avec l'Histoire avec un grand H?

Comment, en arrivant à verbaliser ces liens dans un lieu approprié, son histoire personnelle a pu alors progressivement resurgir?

Enfin, comment le retour sur les différents lieux de son histoire familiale lui a permis de "changer l'absence en traces" ⁽ⁱⁱ⁾?

A trois reprises, au cours de ces sept années, en 1983, en 1986 et en 1989, Marion a témoigné de l'évolution de son rapport aux mathématiques, ce qui l'a amenée naturellement à évoquer son cheminement personnel au cours de ces années. Son témoignage a été enregistré. Le récit qui suit est le résultat d'une écriture à deux voix consécutif à un travail associatif actuel de Marion autour des propos contenus dans ces trois entretiens.

C'est pour dire les traces retrouvées par Marion, et laisser une trace à notre tour de cette quête, que nous avons eu envie d'écrire, avec la difficulté que ce récit se veut à la fois l'histoire, et l'histoire de l'histoire .

D'où, dans ce texte, l'alternance des paroles de Marion issues de ces trois entretiens, de réflexions plus axées sur le sens qu'elle peut aujourd'hui donner aux mots prononcés et de fragments d'analyse témoignant de la construction interprétative que nous tentons à propos de la fonction que les mathématiques ont remplie dans son histoire.

Bien entendu, ce travail d'écriture et de perlaboration dans l'après-coup d'une démarche analytique peut donner l'illusion au lecteur d'une simplicité très éloignée de la réalité. L'écriture, par sa linéarité obligée, gomme, au-delà de ce que nous souhaiterions, la sinuosité du parcours analytique fait d'avancées et de reculs, de longues périodes de souffrance et de découragement. Parcours soutenu avant tout par la permanence d'un accueil indéfectible de l'analyste et par la régularité des séances qui se succèdent et en assurent

la continuité. Néanmoins, nous espérons avoir réussi à transmettre au moins les moments-clés qui ont ponctué cette démarche.

"Les enfants sont tenus de s'intégrer dans les sociétés où ils grandissent, d'y réussir notamment par la voie privilégiée du savoir" (iii)

Quand il a été demandé à Marion, au début du premier entretien, de "raconter son histoire avec les mathématiques, en lui indiquant qu'elle pourrait commencer quand elle était élève et dire comment cela s'était passé", elle répond très fermement: *"j'ai toujours été une très bonne élève" (...)* *"à l'école maternelle, à l'école primaire, bonne en calcul, bonne élève partout"*. Cette affirmation péremptoire, elle s'en justifie aussitôt après, en invoquant un désir de "revanche": ***"une revanche par rapport aux autres, puisque j'ai perdu mon père, j'avais huit mois; ma mère avait un travail de secrétaire, sous-payé, donc socialement bas (...)*** *je ne devais pas me sentir très, très à l'aise"*.

La réussite scolaire, y compris en mathématiques, est présentée par Marion comme le résultat d'une revanche sur le plan social par rapport à la situation de sa mère, après la mort de son père. Nous remarquons que Marion évoque la mort de son père, lorsqu'elle avait huit mois, dès les premières paroles de ce premier entretien, même si elle met en avant l'écran social aussitôt après cette évocation, comme pour

minimiser cette information. Ce qui rejoint une proposition de Claudie Cachard dans son ouvrage "Les gardiens du silence": "Le deuil grave, intervenue dans la petite enfance, semble occuper une place en désaccord avec les vérités de la perte elle-même. A peine mentionné, comme en passant, il n'est souvent précisé qu'à grand-peine".

Pourquoi Marion affirme-t-elle si fortement cette réussite scolaire et veut comme s'en justifier tout de suite après?

Quand elle repense à ses débuts à l'école, elle dit: "*J'étais bonne en orthographe, j'étais bonne en grammaire, j'étais bonne en histoire, j'étais bonne en récitation ... j'étais première dans tout, aux compositions ... mais je bavardais beaucoup*". Quelques phrases après: "*j'ai d'ailleurs même eu, à l'école maternelle, le prix de bavardage; le prix de langage, je crois, qui, en fait, était un prix de bavardage, je m'exprimais beaucoup, j'aimais beaucoup parler, j'aimais beaucoup les récitations*".

Le temps de la petite école est souvent le temps de la parole déliée pour l'enfant. Marion ne fait pas exception à la règle. C'était le temps où, pour elle, le silence n'avait pas encore tout recouvert.

Ce début d'entretien, qui semble, à première vue, rapporter un parcours scolaire somme toute banal, relu dans un effet d'après-coup, fournit une des clés essentielles pour comprendre la suite du parcours. En effet, si Marion se sent obligée de se justifier de sa réussite scolaire, c'est vraisemblablement à cause du sentiment de culpabilité que

cette réussite réveille en elle: cette réussite est pour elle **une revanche**, elle le dit clairement. Ce mot désigne bien le fait qu'il s'agit non seulement de survivre à l'absence de son père mais aussi de compenser le mal que cette perte lui a fait subir. D'où, on peut l'imaginer, la culpabilité déclenchée par cette équation que son inconscient a pu faire: réussite = revanche sur la mort du père.

"Un cri sans voix"^(iv)

Quand nous avons écouté ce premier entretien, plusieurs années après son enregistrement, nous avons été saisies par les extrêmes fluctuations du ton de la voix. Marion en était la première étonnée. Tout à coup, le ton monte, la voix est extrêmement forte, le débit très rapide; à d'autres moments, le ton baisse jusqu'à un seuil qui rend la voix quasiment inaudible, des silences affleurent comme provoqués par la sidération qui fait suite aux mots prononcés. Il nous est alors apparu que ces changements si forts d'intonation étaient, dans ces entretiens, presque aussi significatifs que les propos eux-mêmes.

Dans le deuxième entretien, enregistré en 1986, le ton avait changé: il était devenu beaucoup plus uniforme, même lors de l'évocation de souvenirs très douloureux et d'évènements longtemps tenus secrets. Le débit accéléré du premier entretien a fait place à un discours plus hachuré, plus hésitant, avec encore des ruptures de ton à des moments inattendus, mais contenant aussi des expressions qui

témoignent que certains liens ont fait leur apparition. Enfin, dans le troisième et dernier enregistrement, le ton de voix est plus doux, plus calme, plus réfléchi; les silences, nombreux, ne témoignent plus d'une impossibilité de dire; ce sont maintenant des silences calmes laissant le temps à la réflexion.

En réécoutant aujourd'hui ces enregistrements, nous pouvons conférer un sens à ces différentes tonalités de la voix de Marion. Dans le premier entretien, lorsque le ton monte ou que le débit s'accélère, nous faisons l'hypothèse qu'il s'agissait pour elle d'une sorte de lutte entre deux voix, entre deux discours, le discours consciemment rationalisé qui était le seul qu'elle pouvait présenter et un discours plus proche de ses affects qui luttait presque de manière autonome contre sa volonté pour affleurer et venir exprimer ce qu'il n'était pas encore tout à fait possible d'explicitement avec des mots ou qui traduisait des affects encore trop douloureux à dire. On aurait dit un combat entre des cris de colère et des pleurs silencieux, une lutte contre une sensibilité qu'elle se devait d'étouffer et contre un agresseur fantasmatique qu'il s'agissait de réduire au silence. Dans les deux entretiens suivants, le ton plus calme reflète le cheminement de Marion vers une parole plus "vraie" (v) , comme s'il n'y avait plus lieu pour elle de superposer un discours pour en faire taire un autre.

"La parole est impossible mais l'oubli intolérable (...) reste la présence de l'absence, l'éloquence du silence" (vi)

"Quand je suis rentrée au lycée, (...), alors là je n'ai plus bavardé. j'ai continué à être très bonne élève".

L'entrée au lycée coïncide pour Marion avec le début d'une longue période où le silence a commencé son enveloppement insidieux cependant que la souffrance envahissait souterrainement le champ déserté par la parole: **"je n'ai plus bavardé"** dit-elle. Cependant la réussite scolaire persistait tout au long de ces années de lycée, mais cette réussite lui semblait être devenue un poids: *"j'insiste sur ce fait que j'étais bonne élève parce que c'est quelque chose que je trimballe (...) j'ai trimballé ça toute ma scolarité, c'était lourd, c'était lourd, maintenant je me dis que c'était lourd".*

Ce poids, que Marion commence ici à évoquer, elle y reviendra très longuement dans le deuxième entretien et nous dira alors ce qu'il représentait en fait. Mais déjà l'équation que nous avons suggérée précédemment, où la réussite scolaire était synonyme de revanche, ne fonctionne plus tout à fait de la même façon pour Marion. Si, en apparence, cette réussite continue bien à faire effet de revanche, intérieurement, le travail souterrain de la culpabilité a commencé à séparer Marion d'elle-même. Comme si, inconsciemment, elle se sentait coupable d'avoir survécu à la mort de son père et ne pouvait continuer à vivre qu'en étant clivée à l'intérieur d'elle-même: une partie d'elle s'efforçant de maintenir le lien avec le père mort, l'autre partie s'engageant dans un processus de

survie. Elle nous donne un indice de ce clivage au moment où, évoquant les études secondaires, elle dit: "*j'ai fait du latin, de la 6ème à la terminale, deux langues*". Et là, la formulation de l'expression "deux langues" entraîne abruptement un très long silence pesant, d'où Marion ne sortira que sur la sollicitation d'une nouvelle question la ramenant sur son rapport aux mathématiques. Aujourd'hui nous savons que ce silence recouvrait en fait tout un pan de son histoire que l'expression "deux langues" avait brutalement fait émerger à la conscience et dont elle ne pouvait parler alors sinon en se taisant. Comme si elle était soumise à l'injonction paradoxale: ni récit ni oubli.

"La représentation d'une discipline n'est pas purement sociale mais elle s'inscrit profondément dans la dynamique psychique de chacun. L'objet mathématique intériorisé apparaît comme un élément de la personnalité considérée comme un système, y jouant une fonction précise et qui a trouvé sa place au cours de l'histoire du sujet pour participer à l'équilibre de ce système" ^(vii).

Sollicitée plus précisément sur sa "réussite" en mathématiques, Marion ajoute "*en maths, j'étais bonne ...*". Le silence qui laisse la fin de la phrase en suspens et la difficulté pour Marion à développer cette question de son rapport aux mathématiques renvoient sans doute, nous pouvons le comprendre maintenant, au fait que les mathématiques n'étaient pas seulement utilisées pour elles-mêmes mais plutôt chargées de masquer tout un univers personnel duquel elle voulait s'éloigner, univers remontant à la surface brusquement lorsqu'elle prononce ces quelques mots. Et justement, lorsqu'elle est sollicitée sur ses souvenirs de classes de mathématiques, Marion entame un long discours à propos de ses différents professeurs dont elle dit se souvenir très précisément, comme si ces professeurs constituaient les personnages de l'univers qu'elle avait substitué, à son insu, à l'univers douloureux de son monde interne dont il ne pouvait être parlé encore: "*mon professeur de mathématiques de 6ème, celui de 5ème, de 4ème ... J'ai eu un homme en 6ème, en 5ème j'ai eu une femme assez âgée que j'ai retrouvée en seconde, après. En 4ème, j'ai eu une jeune femme ... J'ai dû l'avoir en 4ème et en 3ème. En seconde, j'ai donc retrouvé cette femme*

que j'avais eue en 5ème. Et en première et terminales, j'ai eu une jeune femme, aussi, qui a été un peu le ... **détonateur définitif pour que je fasse des maths après.** Parce qu'elle était "

Nous pouvons remarquer dans ce passage l'emploi très surprenant du terme "détonateur"; ce signifiant singulier, pour désigner ce qui n'aurait pu être qu'un élément important de son choix de faire des mathématiques, évoque à la fois l'explosion mais aussi l'éboulis qui succède à l'explosion et vient tout recouvrir. Nous pouvons commencer à comprendre que les mathématiques ont pu aider Marion dans l'organisation d'un clivage de personnalité, en lui permettant de s'éloigner de la souffrance fondamentale tout en lui fournissant **un lieu refuge où règne l'ordre et la cohérence** .

Notons aussi que le choix des mathématiques effectué par Marion passe par le biais de l'identification à une personne bien précise: une femme, professeur agrégée, cette professeur de la classe de première et de terminale. Remarquons que ce professeur représente aux yeux de Marion une femme qui a réussi sa vie professionnelle et qui est en même temps très engagée politiquement. Marion dit: "*C'est par rapport à son engagement politique que ça m'a ... C'était quelqu'un qui militait syndicalement, politiquement au lycée... C'est peut-être un peu ça qui m'a décidée indépendamment d'un tas d'autres choses dont on pourra peut-être reparler*". L'engagement politique de ce professeur de mathématiques lui permet d'imaginer qu'elle peut reprendre à sa manière l'engagement politique que sa mère avait eu dans le

passé au travers de cette identification. En même temps, cette identification lui permet de compenser la non reconnaissance professionnelle de sa mère dans son travail.

D'ailleurs, à propos de l'engagement que l'enseignement des mathématiques va représenter pour Marion, une scène très visuelle lui revient en mémoire: *"Il y avait un élève qui était au tableau, qui faisait un raisonnement complètement faux; un garçon, un redoublant, issu d'un milieu très bourgeois. Donc, il y avait une opposition idéologique très forte entre le prof et lui; lui, représentant une certaine bourgeoisie, et elle, militante de gauche; elle lui avait dit: 'c'est avec des raisonnements comme ça qu'on arrive à des gouvernements comme on a'. Tu vois, je me rappelle très bien cette ... et je pense qu'il y a eu un 'tilt' dans ma tête, me disant qu'en enseignant les maths, j'arriverai à faire bouger des choses, ou à faire penser des choses plus justes aux gens ou à leur faire voir ..."*.

Le récit de cette scène est frappant comme le souvenir de la représentation d'une scène de théâtre. Nous avons envie d'évoquer à ce propos l'idée de souvenir-écran, du fait de la survivance particulièrement nette de cet épisode anecdotique, et de penser que Marion le met en avant dans sa reconstruction pour justifier a posteriori, lors du premier entretien, la place que les mathématiques et leur enseignement vont prendre dans son histoire. En effet, dans ce premier entretien, Marion n'en est qu'au début de sa quête et n'a pas encore accès aux éléments refoulés que ce souvenir est vraisemblablement chargé de dissimuler et qui vont apparaître par la suite.

Un autre élément significatif émerge à la fin de ce passage: il va s'agir pour Marion, à travers l'enseignement des mathématiques, de "faire penser des choses plus justes aux gens, ou de leur faire voir ...". Que s'agit-il de leur faire voir? Une première réponse est donnée lorsqu'elle dit un peu plus loin: *"en leur apprenant à raisonner juste, à voir les choses clairement, et à faire une bonne analyse de la situation, j'espère qu'ils iront jusqu'à prendre le bon chemin"*. Et, à la fin de ce premier entretien, en reprenant ce thème, elle ajoute à propos de son plaisir à chercher un problème de mathématiques: *"on part des hypothèses, on fait la démonstration, on arrive à la conclusion; j'aime bien ce côté recherche, **bien voir les bonnes hypothèses, le bon cheminement**"*. Derrière cette apparente rationalisation idéologisante, on commence à apercevoir cependant que, pour Marion, se pose le problème de trouver "le bon chemin" et que les mathématiques participent pour elle à cette recherche, en étant un passage obligé dans son propre cheminement.

Passage obligé, mais vers quoi?

**"Il lui fallait traverser la nuit,
aller jusqu'au bout de la confrontation
- et de la solitude et de l'angoisse -
pour être digne de son nom" (viii)**

Qu'est-ce qui s'est perdu pour Marion au cours de ce parcours où elle a "choisi" la voie des mathématiques? Ou, quelles traces plus obscures ce chemin tout tracé d'avance qu'ont pu représenter les mathématiques pour Marion est-il chargé de recouvrir? Ou encore, en quoi le chemin tout tracé des mathématiques a-t-il permis d'éviter à Marion la question

de l'existence possible d'un chemin non tracé mais qui serait le sien propre?

Un début de réponse à ces questions est en réalité très vite fournie par Marion elle-même dans la première partie de l'entretien de 1983, lorsqu'elle prononce à voix à peine audible les quatre ou cinq phrases-clés suivantes: "**Mon père a été déporté... Mon père était juif, il a été déporté ... Oui, j'ai pas dit ça. C'est important aussi...**". Ces phrases sont prononcées sur un ton si bas qu'elles semblent dites pour ne pas être entendues. Et d'ailleurs, sur le moment, ces paroles ont été tout de suite recouvertes par le flot du discours qui leur succède. Elles sont encore à cette époque quasiment imprononçables à voix haute; le silence semble être la seule issue possible.

Mais à relire aujourd'hui cet entretien, ces quelques phrases sont à entendre comme l'indice qui désigne où se situe le noeud essentiel pour Marion; d'autant que le ton de voix utilisé leur donne un aspect de dénégation.

Voilà ce sur quoi il fallait faire silence; ce dont il n'était pas possible encore de parler.

Nous pouvons comprendre à ce stade le rôle que les mathématiques ont joué pour soutenir l'organisation défensive que Marion a vraisemblablement dû mettre en place face à l'impensable de certains évènements traumatiques qu'elle a eu à subir. La conceptualisation de Winnicott concernant l'existence de personnalités organisées en faux soi (^{ix}) peut permettre ici de suggérer comment Marion, en étant bien "adaptée" par le biais de sa réussite académique et de

l'intégration sociale que lui a procurée sa profession par la suite, pouvait donner le change à son environnement, y compris à elle-même, jusqu'à un certain point. Comme l'exprime Winnicott, cette construction défensive du faux soi fait en sorte que l'environnement puisse difficilement imaginer la détresse profonde du sujet.

Or la suite du parcours, en révélant progressivement et avec beaucoup de déchirements ce qui manquait fondamentalement à Marion dans cette organisation, permet de mesurer après-coup la profondeur de sa détresse si longtemps masquée. C'est en récupérant plus tard le sentiment d'exister et d'être enfin réelle, au sens fort avec lequel Winnicott emploie ces termes et en recouvrant "ce quelque chose de plus que requiert une perception créative de l'existence" (^x) que Marion prendra conscience de ce que l'identité constituée par le faux soi n'était en fait qu'une pseudo-identité. Nous faisons l'hypothèse que, jusqu'à un certain point, l'utilisation réussie des mathématiques par la personnalité "comme si" (^{xi}) de Marion l'a aidée à masquer ce creux, à nier en quelque sorte la dépression enfouie.

"La guerre et les conséquences de l'extermination pèsent d'un poids déterminant dans les choix inconscients" (...). (^{xii}).

Dès le début du deuxième entretien - trois ans ont passé depuis le précédent - Marion précise: *"je crois que j'ai surtout envie de t'expliquer comment j'en suis arrivée à choisir de faire des mathématiques, plus peut-être que*

d'enseigner les mathématiques. Je crois que l'enseignement, c'est quelque chose que j'ai envie de faire depuis toujours". Elle commence à parler en évoquant ce qu'elle appelle une découverte récente pour elle: "**le choix des mathématiques m'est apparu comme une sorte de fuite par rapport à mon histoire**". Et elle va même jusqu'à exprimer à ce moment: "mes intérêts profonds personnels m'auraient plutôt portée vers des études d'histoire" et encore: "j'étais bonne en langues aussi, j'aimais bien les langues (...) j'aurais pu faire des études de langues relativement brillantes, peut-être même plus brillantes que des études de maths, mais il fallait absolument rejeter tout ce qui était lié à l'histoire parce que je vivais très douloureusement tout ce que j'avais appris de mon histoire ou de l'histoire de ma mère, ou de l'histoire de mon père, je le vivais très douloureusement, donc il ne fallait surtout pas que je fasse des études où on pouvait reparler de tout ça"; elle ajoute: "Mes motivations ne sont pas celles que je croyais ou que j'ai peut-être exprimées dans le premier entretien".

"Certains pensent que plus rien ne peut se dire ou s'écrire qu'il convient de 'garder le silence afin de ne pas ajouter à l'innommable les fadaïses littéraires ou sociologiques'. On n'enfreint pas sans crainte (ni cauchemar) une injonction aussi péremptoire, même si l'on est convaincu, comme je le suis, qu'accepter le silence, c'est permettre

**l'ultime et pervers prolongement de
l'entreprise d'anéantissement". (xiii)**

A cette date, Marion a entrepris une démarche analytique qui lui permet maintenant cette nouvelle élaboration de son choix des mathématiques. Elle est en mesure de pouvoir dire: *"les mathématiques étaient un domaine parfaitement abstrait où il n'y avait aucun risque pour moi de toucher à **cette histoire** qui, j'en ai pleinement conscience maintenant, était **très pesante**".*

Nous avons ainsi un début de compréhension de ce poids évoqué précédemment par Marion avec beaucoup d'insistance.

Ce poids est celui de son histoire personnelle et familiale. Elle dit: *"le premier entretien n'était que le reflet, l'expression verbale de ce noeud, de ce poids énorme, énorme, énorme, qui pesait dans ma tête, dans mon corps (...) c'était ce poids de l'histoire qui pesait très très fort là sur moi".* Et encore: *"actuellement c'est une prise de conscience de la façon étroite dont mes problèmes sont liés à toutes les difficultés d'une époque, je veux dire d'une certaine persécution (...)* Le fait d'avoir réussi un peu à en parler a allégé un peu ma vie; j'avais cru en faisant des maths m'éloigner de tout ça, puisque la seule protection que je trouvais, c'était de m'en éloigner".

L'exploration analytique l'amène à pouvoir s'exprimer maintenant sur son rapport aux langues et à l'histoire: *"L'histoire c'est quelque chose qui m'a beaucoup intéressée. J'étais bonne en langues aussi, ce goût pour l'histoire et les*

langues, il n'est pas né de rien. Il est né de tout ce qui se passait avec ma mère. L'histoire, elle l'avait vécue de façon très intense, très forte; mon père aussi ... Et moi, j'ai appris l'histoire depuis 1870 jusqu'à 1950 avec l'histoire de ma famille, l'histoire des amis de ma mère, puisqu'elle avait des amis russes, juifs allemands, roumains, yougoslaves, espagnols.... A travers tout ce qu'elle m'a raconté de son propre engagement politique, de ce qui a pu arriver à mon père, à ma famille des deux côtés".

Cette première partie de l'analyse des entretiens montre comment les mathématiques ont été contre-investies par Marion pour l'aider à refouler des questions trop brûlantes. Nous comprenons aussi mieux à ce point comment, de ce fait, les mathématiques ont pu jouer un rôle de "gardien du silence", au sens où Claudie Cachard utilise cette expression dans l'ouvrage déjà cité: "Les 'gardiens du silence ' évoquent des forces obscurément menaçantes, prêtes à s'insurger contre tout projet d'incursion parlante dans leurs domaines réservés. Geôlier ou sentinelle, protecteur ou garant, le mot 'gardien' convient, ici, à qui détient les pouvoirs contribuant à interdire les accès obscurs menant aux territoires de l'ultime sur lesquels ils sont chargés de veiller". Ce silence, à son tour "gardien d'un rééquilibrage obtenu à coups de renoncements et de condamnations de soi-même". D'ailleurs, dans cet ouvrage, Claudie Cachard suggère avec finesse ce qui caractérise les réponses psychiques des sujets qui ont eu à subir des événements traumatiques de l'ordre de ceux que

Marion a été amenée à vivre. En particulier, elle montre bien que pour un "endeuillé précoce", "une culpabilité implacable (le) soumet à ses propres jugements, sans pitié, et aux lourdes peines qu'il s'inflige, payables en prix de chair et de psychisme, parts de vie précieuses à sacrifier, interminablement, en des rites à la fois expiatoires et conjuratoires".

Marion a perdu son père lorsqu'elle avait huit mois, mais, de plus, son père a été déporté, donc Marion est enfant de survivant de la Shoah (^{xiv}). Or, Nathalie Zajde, dans son article récent, "Un tabou sans totem" (^{xv}), lorsqu'elle se penche sur les particularités des descendants des Juifs survivants de l'extermination nazie, évoque les éléments psychiques prévalents chez ces sujets. En particulier, elle relève "ce sentiment d'être les héritiers d'un lourd passé dont ils se sentent dépossédés, en d'autres termes d'être déterminés par un 'inconnu' qui tout en étant indéfinissable n'en est pas moins prégnant". Et elle souligne que l'"histoire passée resurgit à la nouvelle génération chez des êtres qui n'ont absolument pas été confrontés à la réalité de la guerre ni à celle de la persécution" et que "tout se passe comme s'ils reprenaient à leur propre compte les malheurs et les dangers passés". D'où le sentiment prévalent, comme chez les survivants eux-mêmes, "continu et massif (conscient ou inconscient) de la perte" qui entraîne le plus souvent comme réponse psychique le fonctionnement en clivage du moi. Ce qui l'amène à proposer l'hypothèse que "la référence au passé fonctionne comme **tabou** dans la mesure où le passé (...) est

marqué du sceau de l'interdit". Enfin elle insiste sur ce fait que, dans les "groupes d'enfants de survivants" proposés comme mode de prise en charge par certains thérapeutes américains, "la motivation des participants est de se défaire du **poids de l'histoire** qui les contraint à assurer le rôle de 'crypte' et de mémoire vivante, les figeant ainsi au détriment de leur vitalité psychique".

Il nous est apparu, à travers la lecture de plusieurs travaux, dont ceux cités précédemment, que les différentes réflexions récentes sur ce type de problématique amènent les auteurs à des hypothèses analogues et convergentes. Nous constatons que l'analyse du trajet de Marion à propos de son rapport aux mathématiques nous a amenées inmanquablement à faire émerger cette problématique d'enfant de survivant. Il n'est donc pas surprenant que les hypothèses que nous avons émises, concernant le clivage du moi qui lui a permis la mise en place d'un processus de survie, rejoignent les conclusions de ces auteurs.

Sans entrer plus avant dans la problématique psychique proprement dite de Marion qui, nous venons de le voir, rejoint celle des enfants des Juifs survivants de la Shoah, revenons, en ce qui nous concerne, au fait que Marion a eu à moment donné recours aux mathématiques. Sur ce point, nous pouvons conclure provisoirement que ce rôle des mathématiques, en servant d'étai à ce que nous avons appelé son organisation en faux soi, a été fondamental. En effet les mathématiques lui assuraient une bonne adaptation et une valorisation sociales et lui ont permis en même temps de protéger cette zone de

silence-souffrance impensable. Ici, nous voudrions que le lecteur ne se méprenne pas sur nos intentions. Il s'agit pour nous de comprendre les mécanismes à l'oeuvre dans l'instauration des équilibres psychiques et l'utilité des mathématiques dans cette économie, et non d'accuser les mathématiques d'avoir empêché un quelconque épanouissement de Marion.

Le soutien sans défaillance de son analyste va permettre à Marion de trouver les forces pour pouvoir "se résoudre à approcher de ces lieux psychiques" intouchables et se résoudre à remanier les "équilibres instaurés" ainsi que les "systèmes complexes de défenses et de protections" mis en place. Le travail analytique va permettre à Marion de prendre conscience des fantômes des disparus qui la hantaient puis va l'aider à "cesser de les porter en elle pour les faire survivre". En somme, elle va oser affronter "la peur de perdre une souffrance à laquelle on tient comme à l'identité même" (^{xvi}).

"Le chemin, qui se construit dans la recherche et le questionnement issu d'un non-savoir dû à l'effacement du déjà déterminé, déploie un espace d'existence, un projet du monde, un avenir qui dénoue (...) - quand le chemin est devenu 'son chemin'" (^{xvii})

En réalité, cette organisation défensive que nous avons essayé de décrire, et dans laquelle les mathématiques ont joué un rôle prépondérant, n'a pas pleinement réussi cependant à colmater les questions fondamentales de Marion sur ses origines. Elle dit, au cours du deuxième entretien: "*j'avais besoin au fond de me resituer moi dans l'espace et dans le temps*" et voilà que les mathématiques ne suffisent plus; elle se tourne alors vers l'histoire des mathématiques: "*quelque chose m'a poussée à faire de l'histoire des mathématiques*". Et puis le poids du silence, et la souffrance qu'il entraînait, étaient devenus tels à cette époque que même si "*ça marchait très bien pour tout ce qui concernait (ses) relations pédagogiques*", dans la vie, "*ça n'allait plus*" et "*je ne voulais surtout pas entendre parler de toute cette histoire, alors que l'on sait très bien que, plus on a envie de s'en éloigner, plus on en souffre*".

C'est ainsi que, en passant par l'histoire des mathématiques, Marion a commencé le trajet qui la mènera à la reconquête de son identité.

Cette reconquête est bien entendu intimement liée, comme nous l'avons déjà laissé entrevoir, au processus analytique dans lequel s'est engagée Marion. Comme nous l'avons explicité dans la première partie de ce texte, cette démarche lui a permis un début de prise de conscience de la

fonction qu'ont remplie les mathématiques pour elle. Mais ce travail lui a surtout permis de remplacer des maux par des mots, c'est-à-dire de reprendre contact avec l'usage de la parole pour exprimer la souffrance enfouie. Elle dit: *"toutes ces découvertes, cela a été difficile à réaliser, à exprimer, maintenant j'en parle relativement aisément"*. Elle rejoint ainsi la petite fille dont la parole n'avait pas encore été étouffée et qui, elle, savait déjà: *"depuis toute petite, j'ai su beaucoup de choses de la vie de ma mère, de la vie de mon père, de ses difficultés, très jeune, j'y ai réfléchi ... j'ai déjà su beaucoup de choses sur mon père dès l'âge de sept-huit ans (long silence) y compris des choses très très dures"*. Marion redécouvre ces choses que le savoir académique des mathématiques avaient recouvertes, et qu'elle a toujours sues, sans les savoir, au sens où "l'inconscient est le lieu d'un savoir mais d'un savoir que le sujet ignore et détient néanmoins" (^{xviii}). Tous ces souvenirs, cet héritage - *" j'ai chez moi des tas de souvenirs dans des livres, des photos, des documents ... ces souvenirs que j'ai 'hérités' à la mort de ma mère"* -, elle est en mesure de nouveau de les regarder en face, de se les réapproprier avec le temps et au fil des séances: *"j'ai réussi à exprimer tout ça... ça a pris des séances et des séances d'explication"*. Pour illustrer ces découvertes, elle raconte l'épisode symbolique suivant: *"l'année dernière, quand j'ai ouvert cette valise où j'ai retrouvé énormément de choses douloureuses, quand j'ai regardé de près tous ces livres que j'avais dans ma bibliothèque, et qui tous ont une histoire, c'est l'histoire avec un grand H,*

c'est aussi l'histoire de ma famille, j'ai réalisé à quel point l'histoire et l'histoire de ma famille étaient liées".

De manière concomitante, Marion va se sentir entraînée dans une modification de son mode de fonctionnement. En particulier, au lieu d'utiliser les mathématiques pour recouvrir l'impensable, elle utilise maintenant les mathématiques à travers l'étude de leur histoire. Cette démarche la conduit à la recherche des traces: dans un premier temps, les traces laissées par des mathématiciens, puis de là, à la recherche des traces de l'histoire de sa famille: *"depuis quelques années, parallèlement à mon travail de prof de maths, je fais de l'histoire des maths"*. Dans son enseignement, elle défend avec une conviction très intime la nécessité de faire de l'histoire des mathématiques: *"je pense que c'est très important pour un prof de maths de faire de l'histoire des maths, je défends la nécessité de l'enseignement de l'histoire des maths, ou du moins d'une approche historique des mathématiques pour les enseignants, une approche qui fasse travailler dans le texte, une approche scientifique, c'est-à-dire où on travaille à partir de textes et où on voit comment les mathématiques se sont construites, comment à travers le temps un certain nombre de concepts ont pu émerger"*. Nous notons l'insistance de Marion à travailler sur le ou les **textes**. Il s'agit ici des textes anciens de mathématiques. Marion dit avoir particulièrement travaillé les textes d'Euclide. Nous ne pouvons manquer de rapprocher cette insistance dans le déchiffrement des textes de sa remarque, au cours du premier entretien, lorsqu'elle exprimait que pendant

ses études de mathématiques, elle passait beaucoup de temps à "déchiffrer" ses cours. Le signifiant utilisé nous avait frappées. Quel texte s'agit-il de déchiffrer, au-delà du texte présent? Remarquons que Marion avance simultanément: *"ce qui serait intéressant ce serait de faire une histoire des théories mathématiques qui n'ont pas abouti, ça, on ne le fait pas, parce qu'il ne nous en reste rien. On ne le fait pas, car on n'a que le travail fini, achevé et pas les ébauches, les brouillons"*. Et encore: *"on ne voit pas qu'un ouvrage qui nous est montré parfaitement élaboré, a certainement dû demander beaucoup de sueur, beaucoup d'erreurs, beaucoup de brouillons"*. Nous sentons Marion à la recherche des traces effacées, des traces qui n'ont pas laissé de traces. Elle évoque l'histoire des mathématiques mais en fait c'est de sa propre généalogie dont elle parle là. Elle en témoigne d'ailleurs un peu plus loin dans l'entretien: *"j'avais besoin de me resituer moi dans l'histoire, dans la généalogie"*.

Nous constatons aussi que parallèlement, Marion se forge une autre image des mathématiques: des mathématiques qui se construisent à travers le temps, grâce à la chaîne de tous les mathématiciens qui se sont succédés: *"Les mathématiques pures n'existent pas"* (^{xix}).

Ce travail sur les textes historiques est presque déjà pour Marion l'apprentissage d'une nouvelle langue: *"ce qui m'a beaucoup plu dans le travail que j'ai fait cette année sur "Les éléments d'Euclide" avec des textes traduits en français, c'est que, malgré la traduction, il y a tout un vocabulaire, toute une langue dans laquelle il faut rentrer, on fait*

presque un travail de traduction, puisque quand on traduit en langage mathématique moderne, c'est finalement très simple, mais c'est un travail de décryptage, de passage en langage moderne. Je crois que c'est ce travail de traduction qui m'intéresse beaucoup".

"Les injonctions les plus fortes de la Bible sont: "N'oublie pas" et "Souviens-toi". La première concerne la conservation de la trace, la seconde le renouvellement du souvenir en un acte volontaire et créateur" (xx).

Cette quête des traces va aller en s'intensifiant. Marion va pouvoir progressivement l'effectuer plus consciemment et de manière plus directe, sans détours. Cette quête prend plusieurs formes. D'une part, elle se transforme en véritable enquête sur les lieux géographiques attestant de l'histoire familiale, à la fois les lieux évoquant les événements les plus traumatiques et aussi les lieux de naissance et de vie de sa famille. D'autre part, cette quête prend la forme tout aussi symbolique de l'apprentissage de la langue des pères, l'hébreu: *"je suis revenue à l'histoire par l'histoire des maths, ma propre démarche m'a amenée à me resituer plus à l'aise dans l'histoire tout court, puis j'ai décidé d'apprendre l'hébreu à partir de la rentrée prochaine en suivant des cours aux Langues O. L'apprentissage de l'hébreu est pour moi une façon d'exprimer ma judéité"*. Ce désir d'apprendre l'hébreu suscite chez Marion un très vif plaisir. L'étude de cette langue dans laquelle Marion s'engage

effectivement, constitue pour elle un travail de restauration du lien au père. Par la médiation de la langue, le lien douloureux au père dont il ne pouvait être parlé autrefois se transforme en un lien de vie. Marion dit aimer parler cette langue lors de ses voyages en Israël, comme si, en la parlant, elle pouvait témoigner de sa filiation. C'est aussi un travail de reconstruction personnelle. Il s'agit en effet d'acquérir un alphabet différent et d'apprendre à écrire de droite à gauche. L'engagement à la fois intellectuel et corporel qu'exige l'apprentissage de cette langue participe à l'émergence de la véritable identité de Marion, ancrée dans la lignée des générations. Notons que le mot biblique pour dire l'Histoire est le mot Toldot (^{xxi}) qui signifie en première occurrence "les générations". Marion, ainsi reliée à ses origines, peut abandonner le recours inconscient au mécanisme de clivage, et se sent entraînée au contraire dans le sens d'une réconciliation intérieure. Une pensée lui vient avec plaisir à l'esprit: *"un jour, peut-être j'enseignerai les maths en hébreu"*.

Au fond, cette progressive reconquête de sa propre histoire a ressemblé pour Marion à un véritable travail d'archéologie, en la conduisant à faire apparaître successivement les différentes strates de son histoire.

Nous voilà en mesure de comprendre pourquoi, lorsque Marion a prononcé, dans le premier entretien, l'expression "deux langues", un long silence s'en est suivi, comme s'il y avait eu effet de sidération. Le couple de langues, traditionnel dans la scolarité française, renvoie en fait

Marion à bien d'autres couples de langues qui jouent un rôle fondamental dans son histoire: tout d'abord les deux langues parlées à la maison par sa mère, comme elle le dit dans le deuxième entretien: le français et l'allemand, puis les deux langues des pères, l'allemand et l'hébreu, et enfin comme nous l'avons vu ci-dessus, les mathématiques (^{xxii}) et l'hébreu.

Nous saisissons mieux aussi cette passion du "déchiffrement" qui va lui permettre de mettre à jour successivement au-delà de l'écriture mathématique, l'écriture originelle, l'écriture hébraïque symboliquement liée au nom du père. D'ailleurs, dans le troisième entretien (^{xxiii}), alors que maintenant Marion commence à bien se "débrouiller" avec l'hébreu, elle donnera à entendre cette fois son choix des mathématiques comme lié à son père et sera amenée à dire à plusieurs reprises avec plaisir: "je suis la fille de mon père".

En ce qui concerne l'évolution de son rapport aux mathématiques et à son enseignement, elle nous en fournit plusieurs éléments dans ce dernier entretien. Parlant de sa relation à certains de ses élèves, elle explique: "*j'ai, avec les enfants étrangers, une très grande affinité, une très grande complicité*" (^{xxiv}). Elle note aussi que certains élèves lui font remarquer: "*vous êtes un prof de maths avec qui **on peut parler***". Et elle souligne bien que cette relation aux élèves est liée à l'évolution de son rapport à la matière: "*je pense que c'est dû à ma démarche personnelle, à ma prise de conscience au cours des années*". Et aussi que: "*le plus*

important, c'est le rapport qu'on a chacun à la matière qu'on enseigne, parce que cela a des répercussions sur les relations qu'on a avec les élèves. Je pense que si on a un rapport trop rigide à la matière, et si on a une idée trop rigide de la matière, on est soi-même rigide; une image plus souple, plus située dans le temps, moins formelle des mathématiques, induit une autre attitude dans son rapport aux élèves". Enfin, elle témoigne de ce que les mathématiques ont changé de fonction pour elle: "je cherche surtout à désangoisser les élèves par rapport à la matière, car les mathématiques sont une discipline qui angoisse beaucoup les élèves. Mais cela nécessite que l'on ne se protège pas soi-même derrière cette barrière de mathématiques rigide et que l'on n'ait pas besoin de cela comme protection".

Cette évolution de son rapport aux mathématiques, Marion la doit aussi, d'une part à une année d'études passée au Canada, au cours de laquelle elle a rédigé un mémoire de didactique des mathématiques, d'autre part à sa participation à un groupe de travail au sein d'un IREM (Institut de Recherches sur l'Enseignement des Mathématiques). Néanmoins, nous pensons que ces diverses participations n'auraient pu seules avoir un tel impact sans le travail analytique qui a été prépondérant, comme nous l'avons montré dans ce texte, pour induire les changements que nous avons décrits.

Beaucoup de choses nouvelles et inconnues attendent maintenant Marion.

Son travail de professeur de mathématiques continue à la passionner.

Surtout, Marion sait aujourd'hui que le chemin se trace au fur et à mesure que l'on chemine. Elle dit: "*j'ai parlé du passé qui m'a pesé, je parle du futur qui est ouvert...*".

Epilogue: Retour à Berlin.

Berlin représente pour Marion à la fois la ville évoquée par les souvenirs d'adolescence de sa mère et la ville où est né son père. La municipalité de Berlin a invité Marion, en tant qu'enfant de Juifs ayant soufferts du nazisme, à passer une semaine dans cette ville. Marion a profité de ce séjour pour enquêter dans les archives de plusieurs bibliothèques. Et voilà que dans un annuaire d'adresses des habitants de Berlin datant de 1898, Marion a pu voir écrits, et le nom de son grand-père paternel, et le label de la fabrique de chaussures dont il était propriétaire ainsi que l'adresse de cette fabrique sur l'Alexanderplatz. Malheureusement, sur cette place plus aucun immeuble de cette époque ne subsiste.

Deux ans après cette découverte, déjà très émouvante pour Marion, elle a eu la surprise en lisant un livre sur le Berlin des années 20, qui venait d'être publié en français, de découvrir sur une photo pleine page - parmi les photos ajoutées par l'éditeur français pour rendre le livre plus vivant - l'Alexanderplatz représentée en 1898. Au milieu de la photo, figure l'enseigne portant en lettres très lisibles le nom et le descriptif entier de la fabrique de son grand-père tels qu'elle les avait déjà vus écrits dans le registre des archives.

La quête de Marion trouvait là, en un instant, une sorte d'aboutissement.

Postface

Nous ressentons le besoin de préciser un peu les motifs qui nous ont poussées à écrire ce texte: sans doute les raisons en sont diverses et imbriquées les unes aux autres, certaines nous sont communes, d'autres nous sont plus personnelles.

La motivation la plus manifeste et qui nous est commune, provient du fait que nous sommes toutes les deux femmes, enseignantes de mathématiques et que nous avons chacune l'expérience d'un travail analytique. Ce travail nous a permis, à l'une et l'autre, de réfléchir sur le rôle des mathématiques dans notre trajet de vie ainsi que sur le choix du métier d'enseignante de mathématiques.

A la suite de notre rencontre, il y a plusieurs années, nous avons établi un dialogue, qui se poursuit depuis, à propos de ces questions qui nous rapprochent. Dans ce dialogue fécond, nos proximités et nos différences n'ont cessé de nous aider à donner du sens à nos histoires respectives.

Nous avons ainsi pu constater au cours de ces échanges que notre rapport aux mathématiques évoluait progressivement dans le même sens et que nous étions amenées à considérer notre enseignement un peu différemment, sans pour autant que nous perdions le goût d'enseigner cette discipline. D'où notre envie de témoigner de cette évolution pour d'autres, enseignant(e)s, enseignants de mathématiques et peut-être encore plus particulièrement femmes enseignantes de mathématiques. Nous souhaitons en particulier faire partager notre conviction que le "choix" d'une discipline scolaire et

encore mieux, que le choix d'enseigner cette discipline reposent sur des mécanismes complexes qui engagent des équilibres entiers de personnalité. En effet notre expérience commune nous a appris que lorsqu'un sujet arrive à prendre conscience de ce qui l'a motivé au cours de son trajet et à comprendre un peu mieux les mécanismes sous-jacents de son choix, cela l'amène à une modification de son rapport au savoir. Et nous avons pu constater que cette modification va dans le sens d'un assouplissement et que, en conséquence, cette fluidité retrouvée lui permet de donner plus de souplesse dans la transmission de ce savoir.

Pour témoigner de tout cela, le récit de l'histoire de Marion nous a paru exemplaire.

Claudine Blanchard-Laville et Danielle Scheier
Juillet 1990.

J'ai rencontré Marion dans un couloir d'université. Ou plutôt, elle est venue vers moi, à la suite d'un exposé où je m'étais justement "exposée" à raconter mon parcours scolaire en mathématiques. A travers une lecture d'après-coup de mon parcours, j'avais été amenée à évoquer l'idée que je pensais avoir été une "fausse bonne élève" en mathématiques. J'avais même prononcé alors le terme de "faux soi scolaire". Sans doute, mon récit avait touché Marion dans une sorte d'effet de miroir, pour qu'elle vienne là, dans ce couloir gris, me dire quelque chose de sa vie. Plus tard, la proximité que j'ai moi-même ressentie vis à vis de son trajet m'a incitée à lui proposer d'enregistrer son témoignage à propos de son histoire avec les mathématiques et à lui demander la possibilité de l'utiliser pour ma recherche.

Et si j'ai pu conduire par la suite ce travail d'investigation sur le matériel ainsi recueilli, c'est sans doute que la ressemblance entre nos aménagements psychiques respectifs m'a permis de me sentir très concernée par l'histoire de Marion et, du même coup, je l'espère, de mieux la comprendre.

Claudine Blanchard-Laville

A un moment où le silence concernant la période de la seconde guerre mondiale cesse de peser sur notre génération, il m'a paru important de participer à l'élaboration du parcours de Marion, en particulier de comprendre comment ce silence collectif avec lequel elle était inconsciemment en collusion a pesé sur elle. En effet, de nombreux indices témoignent à l'heure actuelle de ce que silence s'entrouvre. La publication du Mémorial de la déportation des Juifs de France par Klarsfeld et la sortie du film Shoah de Lanzmann, par exemple, constituent deux moments forts qui témoignent de la rupture du silence et qui "marquent du sceau de la reconnaissance publique la mort d'êtres jusque là 'disparus'" (^{xxv}).

Par l'écriture de l'histoire de Marion, j'ai l'impression de contribuer à ma façon à la sortie de ce silence. J'ai aussi envie de montrer que, par une réappropriation de cette histoire que permet le travail effectué au cours d'une psychanalyse, nous pouvons briser la répétition du traumatisme. Je veux croire aujourd'hui qu'il est possible d'empêcher que se transmettent de génération en génération les conséquences traumatiques de la Shoah .

Danielle Scheier

ⁱ Préface à "Routes et dédales. Histoire des mathématiques". Amy Dahan-Dalmenico, Jeanne Peiffer. Editions Etudes vivantes. Paris, 1982.

ⁱⁱ Cf Michel Deguy dans son introduction à l'ouvrage collectif: "Au sujet de Shoah", aux éditions Belin.

ⁱⁱⁱ Extrait de "Le silence de la mémoire", Nicole Lapierre, aux éditions Plon.

^{iv} Titre du roman de Henri Raczymow publié chez Gallimard en 1985.

^v Au sens du "parler vrai" auquel fait référence Françoise Dolto.

^{vi} op. cit. Cf. note 3.

^{vii} Cf. l'ouvrage de Jacques Nimier "Les maths, le français, les langues, à quoi ça sert? (l'enseignant et la représentation de sa discipline)" aux Editions Cedic Nathan.

^{viii} Cf. Elie Wiesel, "Célébration biblique", au Seuil.

^{ix} A ce propos, les remarques suivantes de J.B. Pontalis, dans son ouvrage "Entre le rêve et la douleur", nous paraissent importantes à souligner: "Quelque réserve que l'on doive faire sur les termes de vrai et de faux repris par Winnicott, il ne faut pas perdre de vue qu'ils s'insèrent pour lui dans une théorie très élaborée des rôles respectivement tenus par la maturation et par l'environnement dans le développement de l'enfant. La bipolarité 'faux soi-vrai soi' est dépendante de l'équilibre, toujours si difficile à édifier, entre les forces de maturation et les apports de l'environnement. On pourrait, très schématiquement, dire que le faux soi en vient à s'organiser et à fonctionner comme une quasi-personne dans les cas où l'influence de l'environnement est excessivement valorisée pour compenser un défaut de maternage, de **holding**; le faux soi préserve alors l'enfant du risque d'une désintégration, de ce que Winnicott appelle l'anxiété 'impensable'".

^x Cf. Claude Geets, "Winnicott", Editions Jean-Pierre Delarge, Paris, 1981.

^{xi} Au sens d'Hélène Deutsch.

^{xii} Cf. l'ouvrage déjà cité de Claudie Cachard.

^{xiii} Cf. l'ouvrage déjà cité de Nicole Lapierre qui fait référence dans ce passage à "Langage et silence" de Georges Steiner.

^{xiv} Mot emprunté à l'hébreu pour désigner aujourd'hui dans le langage courant l'extermination des Juifs par les nazis.

^{xv} Cf. Nathalie Zajde, "Un tabou sans totem. Transmission du traumatisme chez les descendants des Juifs survivants de l'extermination nazie". Nouvelle Revue d'Ethno-psychiatrie, n°14, La Pensée Sauvage.

^{xvi} Cf. Nadine Fresco, "La diaspora des cendres", Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°24.

^{xvii} Cf. Marc-Alain Ouaknin "Lire aux éclats", Editions Lieu commun, 1989.

^{xviii} Cf. "Le transfert", Texte de Danielle et Michel Silvestre in "Lacan", Bordas, Paris, 1987, sous la direction de Gérard Miller.

^{xix} Cf. le titre de l'ouvrage de Didier Nordon paru aux éditions Actes Sud, en 1981.

^{xx} Cf. Henri Atlan dans l'article intitulé "La mémoire du rite: métaphore et fécondation", publié dans les Actes du Colloque des intellectuels juifs "Mémoire et histoire", chez Denoël, en 1986.

^{xxi} Genèse 2;4

^{xxii} Ici, pour le travail d'interprétation entrepris, nous considérons que les mathématiques sont utilisées à plusieurs reprises par Marion, sur le plan psychique, au niveau de leur registre de métalangage ou de leur aspect d'écriture codée; cela ne signifie pas pour autant que nous pensons que les mathématiques peuvent se réduire soit à un langage soit à une écriture.

^{xxiii} Nous remercions Jacqueline Puyalet qui a effectué ce troisième entretien et en a assuré sa retranscription dactylographiée.

^{xxiv} Elle a d'ailleurs entrepris, en collaboration avec une enseignante de français et une enseignante d'histoire-géographie, un travail interdisciplinaire, centré sur l'identité, avec une classe d'élèves de 6ème en difficultés scolaires.

^{xxv} Nathalie Zajde, article déjà cité.